

Alors que la planète devient une gigantesque officine sacrificielle où l'ensemble du vivant est offert à travers les rets de la cybernétique, nous voilà aujourd'hui les témoins d'un extraordinaire dévoilement. *Les choses cachées depuis la fondation du monde* s'imposent en première ligne, et d'autant plus qu'elles ont été farouchement *déniées* depuis le début des Temps modernes. En effet, ceux-ci ne voulaient rien savoir du sacrifice, de même qu'ils réduisaient rites et interdits à des vaines coutumes ou à des superstitions. Mais la courbure des Temps modernes ne cesse de faire revenir ce qu'ils cherchaient à éradiquer. Guerres et expérimentations continuelles nous plongent en permanence dans un élément où notre volonté n'a plus aucune prise ; celui où la réalité est entièrement *dédiée*, même si le bénéficiaire de la dédicace demeure obscur. Tout ressemble à un immense autel, mais il n'y a plus de dieux ; tout est offert, mais il n'y a plus personne pour offrir. Quelques nigauds essaient même d'imaginer un système capitaliste qui ne conduirait plus l'humanité vers sa perte, poussant le ridicule jusqu'à lui fantasmer un « développement durable », et cela alors qu'ils ne soupçonnent pas quelles puissances du sacrifice sont à l'œuvre dans les rouages de l'économie.

Vers la fin du XX^e siècle, René Girard a eu le mérite de soustraire de telles puissances à la désaffection, pour ne pas dire à l'oubli. Il a cru résoudre les énigmes en réduisant tout sacrifice à la violence mimétique, celle qui oppose les hommes dans une compétition forcenée pour s'approprier des objets en eux-mêmes insignifiants, mais qui prennent leur valeur du désir que chacun éprouve de les posséder. D'après son scénario légèrement mécanique, on n'aurait affaire qu'à des doubles condamnés à la répétition du même geste meurtrier en vue de s'accaparer des butins dérisoires.

Ce phénomène, il le nomme la « mimésis d'appropriation » ; d'après lui, elle n'aboutit qu'à une violence en chaîne, à une véritable contamination meurtrière. Cette mimésis, il imagine qu'on l'endigüe par un transfert d'agressivité à l'encontre d'une victime choisie de manière plus ou moins aléatoire. À l'opposition de chacun contre chacun succéderait alors l'opposition de tous contre un seul. Il y aurait ainsi une crise mimétique et, au paroxysme de celle-ci, un meurtre collectif qui rétablirait la paix.

Pour Girard, toute culture est donc de provenance caïnite : non seulement elle est fondée sur le crime, mais elle est *meurtrière jusqu'au bout*. Dans cette optique, il n'y a de communauté humaine que sur fond d'homicide : de là, et de là seulement, viendrait la réconciliation. Selon cette hypothèse, le lien social ne tiendrait que par le meurtre d'un seul, dont les effets apaisants fructifieraient à travers des rites. Ces derniers n'étant là que pour canaliser la violence primordiale, et empêcher qu'elle ne déborde à nouveau. Quant aux interdits, ils serviraient à restreindre le désir mimétique, et ainsi à rendre possible l'aménagement de la violence.

La théorie de Girard est intéressante en ceci qu'elle met l'accent sur le sacrifice. Sa faiblesse, en revanche, tient à son caractère étroit et borné. Subordonnant l'acte sacrificiel à la résolution des conflits mimétiques, elle enferme cet acte dans les limites de l'anthropologie. En effet, la façon dont elle le réhabilite, en le mettant au cœur de l'histoire humaine, la conduit précisément à *manquer* la béance qu'est tout sacrifice à l'intérieur même de l'être.

Pour Girard, le sacrifice se résume à une fonction sociale. Et s'il régule la violence des doubles, c'est en s'appuyant sur elle. À ses yeux, aucune implication extrahumaine sur les

autels : ni dieu ni force spirituelle. Alors que dans toutes les traditions, pour qu'il y ait sacrifice il faut un sacrifiant qui l'offre ; un sacrificateur qui accomplit les gestes avec précision, car la moindre erreur rituelle peut être fatale ; une offrande qui est cédée par le sacrifiant au destinataire de l'oblation ; enfin, ce destinataire lui-même, le plus souvent un dieu, en tout cas une entité invisible, à qui on demande quelque chose.

L'offrande, ou la victime, sert avant tout d'intermédiaire. Si le sacrifiant s'engageait sans cette précaution, il encourrait le plus grand danger. C'est pourquoi une victime le remplace, et le plus souvent les gestes sont-ils effectués par un sacrificateur professionnel, c'est-à-dire un prêtre. *Le sacrifice repose sur une curieuse chaîne de substitution.* Ainsi la victime remplace le sacrifiant, qui est à son tour représenté par le sacrificateur. Et le dieu prend la victime au lieu de prendre le sacrifiant. Mais l'offrande, identifiée par l'acte même du sacrifice à son destinataire divin, est toujours une case vide où l'homme et la divinité commutent.

Dans l'acception courante, le sacrifice a pour objet de propitier le dieu, de le rendre favorable. À travers une offrande végétale ou animale, voire un être humain, le sacrifiant rend un culte et adresse une prière. Dans ce cas, la formule votive s'incorpore à l'oblation, et le sacrifice permet au vœu de s'ouvrir les portes du ciel. Mais il ne permet pas que cela : il ne dessert pas seulement la table du dieu ; en le nourrissant, il contribue à le faire, à le fabriquer dans une trame de gestes et de paroles - bref, *à lui donner un corps rituel.* Le plus souvent, le dieu tire son existence de la répétition des cérémonies ; on donne ainsi une forme à l'invisible en lui attribuant une personnalité à partir de la récurrence des sacrifices.

Depuis le XIX^e siècle, la société a tout absorbé, et n'admet que son cloaque en guise de réalité. Plus question de faire sa part au sacré - s'il surnage, comme chez Girard, c'est toujours au prix d'une *diminution*. Dans tous les cas, on en fera le simple rouage d'un fonctionnement social. D'une manière plus essentielle, on postule que l'homme *préexiste* au sacrifice. Qu'il y a d'abord des hommes, et puis ensuite des rites, servant à produire du lien. Or, on gagnerait peut-être beaucoup à envisager l'hypothèse exactement inverse : *qu'il n'y ait d'hommes qu'en vertu du sacrifice, et sous l'effet du partage qu'il instaure.* Pas l'homme, donc, qui *créerait* le sacrifice ; mais celui-ci qui *ferait* l'homme.

Quand il n'y a plus de sacrifice, l'être parlant ne peut plus se ménager aucun lieu ni aucune part : il est, au sens propre, privé de *monde*. Sa langue est mangée, n'ouvrant plus sur rien d'autre que l'utile. Dans ce nouveau régime, on ne *parle* même plus ; on *communique*. Mais sans doute est-il illusoire de postuler la fin du sacrifice au prétexte que l'homme y perdrait sa part. Au contraire, le sacrifice se généralise lorsque l'homme n'adresse plus aucune offrande, et qu'on semble enfermé à double tour dans la sociologie. L'humain, dans ce cas, *prend la place de la victime*, avec pour seul résultat un déchaînement du ravage qui s'étend à l'ensemble des êtres et des choses, et que rien ne vient contenir. Dans la perspective traditionnelle, on entre dans le sacrifice et on en sort. Et c'est même ce qui permet de séparer le sacré du profane. Mais quand tout devient profane, c'est-à-dire sacrifice, on n'entre plus, on ne sort plus : *on tourne sans cesse dans la nuit, et on est consumé par le feu.*

*

Le monde moderne est établi sur ce seul postulat : il n'y a que *ce monde-ci*, celui qu'on peut appréhender. En cela, précisément, il tourne le dos au sacrifice, qui postule au contraire *qu'on*

ne peut s'établir dans ce monde qu'à condition d'en pouvoir sortir - de ne pas y être engagé. Ce qu'on enlève par l'action sacrificielle, on l'appelle « reste » par opposition au « résidu ». Celui-ci en effet renvoie à ce qui, du monde, n'est *ni choisi, ni prélevé, ni sauvé*. Évidemment, la soustraction du « reste » opérée par le sacrifice, et donc l'éjection du « résidu », est toujours à reconduire. Un sacrifice, on ne le fait jamais une fois pour toutes. Dès qu'on l'effectue, on a aussitôt l'obligation de le recommencer. Nécessité, par conséquent, de partager de nouveau « reste » et « résidu ».

Dans le Temple de Jérusalem, il s'agissait de *faire Israël*, et de le faire à partir du sacrifice quotidien que l'on complétait par des cérémonies exceptionnelles, et notamment une fois par an par celle de Yom Kippour. Le but de ces rituels, c'était de restituer aux juifs leur qualité de « peuple saint », malgré les fautes et les égarements commis pendant l'année. De la sorte, ils demeuraient le « peuple-remède », offrant aux nations la possibilité de « trancher » une alliance avec Dieu. Selon leur conception, comme le rappelle Pierre-Henry Yehuda Salfati dans « Dévoilement du Messie », achever n'est pas rajouter, mais retirer. En « tranchant », en coupant, on rétablit l'homme dans son intégrité. Ainsi la circoncision est-elle par excellence un acte de retranchement, et la marque même de l'alliance. Quant au sacrifice, il ne fait rien d'autre que *retirer au monde ce qui l'enfermerait en lui-même*.

À l'époque du Temple, le culte juif reposait sur le feu du sacrifice. Celui-ci fut éteint en 587 av. J.-C. par Nabuchodonosor, et cette situation dura soixante-dix ans ; puis cette catastrophe se reproduisit en 166 av. J.-C. sous Antiochus IV Epiphane. Mais cette fois l'interruption ne dura que deux ans. En revanche, le 5 août de l'an 70 eut lieu une suspension définitive du feu sacrificiel. Cet événement mit fin d'un coup au judaïsme sacerdotal. Dans ces conditions, comment perpétuer l'alliance en dehors du service du Temple ? Comment garder les promesses ? De telles questions agiteront les sages d'Israël après la destruction du Sanctuaire par les légions romaines de Titus.

Sous l'égide de Yohanan ben Zakaï, le judaïsme rabbinique mettra l'accent sur l'étude de la Torah. Pour ce qui est des sacrifices, il les remplacera par la prière. À travers celle-ci, il s'agit toujours de restaurer l'unité du Nom divin, afin qu'il en résulte des bénédictions pour le monde et pour les peuples de la Terre. En effet, les juifs de la tradition soutiennent qu'une coupure s'est produite à l'intérieur du Nom : une partie remontant vers l'infini et se séparant du monde ; une autre séjournant encore ici-bas, mais sur un mode adultéré. A l'instar des sacrifices, les prières amplifient donc les influx divins au bénéfice du monde d'En-Bas, et permettent au Nom *d'entrer dans sa plénitude*. Ainsi une action humaine est-elle susceptible d'opérer à l'intérieur du divin ; ce qui transforme l'homme juif en *marieur*. De fait, il unit en Dieu côté masculin et côté féminin, œuvrant à la complétude du Nom ; et secondant par-là l'avènement du Messie, qui la mènera à son achèvement.

Dans l'Évangile, Jésus est envisagé comme le grand prêtre officiant dans le Saint des Saints. Son sacerdoce est même rattaché à celui de Melkisédeq, ce mystérieux contemporain d'Abraham dont le nom signifie « roi de Justice » et qui était « prêtre du Très-Haut ». Présenté comme sacrificateur, il apparaît aussi comme sacrifiant, destinataire et offrande. Autant dire qu'il est le sacrifice lui-même. De cette façon, la parole devient sacrifice ; et le sacrifice, parole. Mais pour qu'on puisse réellement interchanger ces deux termes, encore faut-il que la parole se fasse chair. Comme dit saint Paul dans l'Épître aux Hébreux : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni

oblation, mais tu m'as façonné un corps. » Ainsi la parole s'incarne-t-elle pour qu'il y ait accomplissement du sacrifice, et que celui-ci soit le salut du monde.

De quoi s'agit-il lorsque le Christ meurt sur la croix, sinon d'aimer « jusqu'au bout » ? Or cela implique, comme il le dit lui-même, de donner sa vie pour ses amis. Le « reste » qu'il s'agit toujours d'extraire du monde, c'est précisément l'amour. Et cela, impossible de le faire sans braver l'opposition du mal. Alors le Christ parachève dans son individu ce qui est proposé à chaque homme : l'acte de séparer en lui le « reste » du « résidu ». En effet, ce n'est que de cette manière qu'on peut se recevoir soi-même ; c'est-à-dire en acceptant de ne plus mettre aucune entrave à cette réception. Le monde, dès lors, n'est plus un écran : la porte de la cage s'ouvre enfin. « Quel avantage - demande le Christ dans l'Évangile selon saint Marc - un homme a-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie ? »

C'est donc la parole divine qui restaure elle-même l'unité du Nom. Ainsi le sacrifice est-il accompli pour de bon, et valide dans chacune des dimensions du temps : hier, demain, aujourd'hui. Déjà le sacrifice de Jésus opère dans tous ceux qui le précèdent, et ses bienfaits se prolongent à chaque célébration eucharistique : il écrase le crâne du diable sur le mont Golgotha, desserrant l'étau de ses légions. Dans le livre de la Genèse, lorsque Isaac est conduit par son père sur une montagne, l'enfant s'étonne en voyant le feu et le couteau. « Père, dit-il, je vois le feu et le bois, mais où est l'agneau ? » Surmontant sa douleur, Abraham répond : « Dieu pourvoira lui-même à l'agneau, mon fils. » Un bélier, *in extremis*, prend alors la place d'Isaac. Ses cornes, retenues dans un buisson, annoncent le Christ attaché à la croix. Car celui-ci est bien l'agneau auquel Dieu pourvoit : celui qui est « immolé depuis la fondation du monde », comme dit l'Apocalypse.

Le sacrifice du Golgotha, à travers la mort et la Résurrection, comble la lacune du Nom. Mais cet événement messianique, nous avons tous à le compléter pour nous-mêmes ; car cela le Christ ne le fait pas à notre place. Ce qu'il nous propose est à la fois simple et presque intenable. Il s'agit de sortir de nous-mêmes, et de nous mettre dans son lieu « pour ne pas être éternellement la baraque des fêtes du diable », selon la formule d'Angelus Silesius dans *Le Voyageur chérubinique*. Chaque baptisé est ainsi dans le monde, comme n'importe quel être humain ; et radicalement extérieur à lui, en ceci qu'il est *déjà mort* et qu'il a part à la Résurrection *dès maintenant*.

Dans l'Évangile de Jean, Jésus énonce les trois étapes de son sacrifice. Le Père *consacre* le Fils, le Fils *se consacre lui-même*, avant de consacrer ses disciples *dans la vérité*. « Consacre le Fils » renvoie à l'Incarnation et à l'annonce du Royaume ; « se consacre lui-même », à la Passion ; « consacre ses disciples dans la vérité », à la manière dont la parole nous conduit dans la *vérité toute entière*. Cette parole coïncide avec l'*eskaton* qui, par son sacrifice, sépare le « reste » du « résidu ». Or que serait le Royaume, sinon cette séparation radicale ? *Chaque disciple arrache donc au monde la part du Royaume qui lui est dévolue*. « Celui qui fait la vérité vient à la lumière », dit saint Jean. Lorsque le disciple « fait » la vérité, il établit le Royaume, et par là il construit Israël - il devient, au sens propre, un *ben Israël*, c'est-à-dire à la fois un « fils » et un « constructeur ».

Dans ses livres, René Girard soumet le Royaume à une « règle simple et unique », qui se « déduirait », selon lui, de la « nature vraie de la violence ». Il pose une alternative : ou bien l'homme renonce de manière inconditionnelle et unilatérale à la violence, toujours perçue

comme légitimes représailles ; ou bien il est submergé par un débordement inexorable. Il prétend mettre en regard Royaume et Apocalypse, comme s'il y avait entre eux un choix à faire. Or l'Apocalypse n'est justement rien d'autre que le dévoilement du Royaume, et pas du tout un embrasement destructif. Dans ces conditions, l'alternative proposée par Girard équivaut tout simplement à une chimère. Et d'autant plus qu'il est inexact qu'on puisse « déduire » une prétendue « règle » du Royaume d'une quelconque définition de la violence, quelle qu'elle soit. Bien qu'il vienne à la fin, le Royaume est *premier*. Ne relevant d'aucune déduction, aucun réductionnisme ne l'enfermera jamais dans des limites ; et s'il se tient devant nous, c'est parce qu'il *est à la fois notre provenance et notre avenir*.

Vassal impénitent de la sociologie, qui postule qu'il n'y a rien en dehors de la société et que tout est social, René Girard se trompe radicalement sur le sacrifice, comme il se trompe sur le christianisme. Il ne comprend pas que le sacrifice n'a pas son lieu dans le monde ; que c'est au contraire le monde qui réside en lui, et qui sans lui ne serait rien. Quant à sa lecture anti-sacrificielle du christianisme, elle bute sans arrêt sur la leçon des Évangiles. Entre mille exemples, Jésus affirme : « Personne n'enlève ma vie, mais je la dépose de moi-même. » Et encore : « Le Fils de l'Homme lui-même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude. » Loin d'être la religion qui en finit avec le sacrifice, le christianisme est au contraire la religion de son accomplissement. L'Évangile rapporte qu'au moment de la mort de Jésus sur la croix, le rideau du Temple s'est fendu en deux, de haut en bas. Cette déchirure signifie qu'il n'y a plus désormais de séparation entre le Saint et le Saint des Saints, entre la part du sacré accessible à l'être humain et celle qu'il ne peut endurer qu'une fois par an, en la personne du seul grand prêtre. Ainsi la séparation entre les deux Jérusalem, la terrestre et la céleste, est-elle abolie. Effectué par le Christ lui-même, qui prend la place du grand prêtre, le sacrifice a lieu éternellement au cœur du Royaume.

*

Après la mort de Dieu, le monde semble trop étroit pour le sacrifice, et le ciel trop lointain. On dirait qu'il ne reste plus aucune place pour lui. Et pourtant, c'est le contraire qui a lieu. Quand il n'y a plus ni sacrifiant ni destinataire, il prend toute la place et ne laisse plus rien pour nous.

La Shoah au XX^e siècle n'a été rien d'autre qu'une orchestration sacrificielle de la mort de Dieu. Mais on ne comprend réellement cet événement vénéneux que si on le saisit dans sa dynamique profonde. La Shoah, en effet, ne fut que la préface à un sacrifice en forme totale mettant en jeu l'ensemble de l'humanité. Dans ce sacrifice, il n'y a plus ni participant humain ni dédicataire divin ; *seulement une offrande qui englobe la totalité des êtres parlants*. D'une certaine manière, c'est la parole elle-même qui est offerte, *ou plutôt la possibilité même d'une parole*. Dans le monde issu de la courbure des Temps modernes, le sacrifice est d'abord *inaperçu*, voire *dénié*. Néanmoins, au fil des années, il est de plus en plus *pressenti* - et pressenti comme un *énorme sacrifice noir*.

Dans ce sacrifice inverse, on semble ne plus faire aucun départ entre sacré et profane. Mais c'est justement parce que plus rien n'échappe à la *profanation*, et celle-ci n'est rien d'autre que la modalité de ce sacrifice, avec pour seul fin l'anéantissement de toute vie parlante.

Dans *La Part maudite*, Georges Bataille a une intuition éclairante : ce qu'on appelle l'économie politique, qu'elle soit libérale ou marxiste, ne renverrait qu'à ce qu'il nomme une « économie restreinte », c'est-à-dire ordonnée à la sphère de l'utilité. Cette économie, dont se satisfont malheureusement les experts, concerne seulement la production des richesses et l'accroissement indéfini des forces productives. Mais la clairvoyance de Bataille met au jour, sous ce simple calcul de rationalité, une « économie générale » reposant, elle, sur la destruction somptuaire, et donc sur un autre usage des biens : luxueux, exubérant, consommatoire. Cet usage, on l'attribue le plus souvent au monde traditionnel, dominé par la religion et la guerre ; ce qui nous en a éloignés, ce fut l'intrusion, au XIX^e siècle, du règne de la marchandise dans le cadre d'une société industrielle. Seulement, pour Bataille, même la plus capitaliste des économies est travaillée en sous-main par une pure dépense. Et à défaut de le garder en vue, on aboutit à *la mondialisation de la guerre sous le couvert de l'économie*. Dès lors, il ne s'agit plus d'assortir les ressources aux besoins, mais d'évacuer le surplus dans un sacrifice permanent : la Première Guerre mondiale engendre la Deuxième ; avant même qu'elle ne s'achève, nous avons tout de suite la Troisième, définie comme « froide » ; et avec le 11 septembre 2001, nous entrons de plain-pied dans la Quatrième, où il n'est même plus concevable de séparer guerre et paix.

Nous vivons aujourd'hui à l'heure du *capitalisme intégré* ; et ce qui caractérise celui-ci, c'est de remplir son rôle d'« économie restreinte », alors même qu'il ne cesse à aucun moment d'être une « économie générale » : la production, sous ce régime, devenant une annexe de la destruction. En effet, dans la mesure où l'« économie restreinte » n'admet plus rien qui lui soit extérieur - ce que la cybernétique rend possible -, voilà qu'elle coïncide parfaitement avec la « générale ». Aucune différence désormais entre la rationalité comptable et la monstruosité la plus déchaînée, dans laquelle tout se volatilise à la manière d'une fumée sacrificielle.

À travers la domination du virtuel sur la réalité, qu'induit la cybernétique, on assiste à la *précellence d'un contre-monde sur le monde*. Et depuis ce « contre-monde », qui d'une certaine façon n'a rien de réel, la réalité est sans arrêt reconfigurée, au point d'être remplacée par son double infernal. Ainsi, dans ce nouveau mode d'apparition, la réalité elle-même tend à devenir un faux. Et d'ailleurs, rien n'échappe à cette falsification, ce qui est certainement la ruse la plus effroyable du ravage. Même ce qui est censé dévoiler le faux - l'art, la théorie, la littérature - est progressivement mis à son service, n'étant plus qu'un visage de la mascarade.

En un sens, le « monde » est sans arrêt offert au « contre-monde », et ainsi voué à une malignité où Heidegger décelait une « furie en retrait ». À travers ce sacrifice inverse, nous voilà pris en otage par une liturgie satanique, qui s'emploie à nourrir *Y Esprit du vide*. Véritable égrégore mondial, celui-ci n'est rien d'autre que la puissance spirituelle qui soulève le monde dans le tournoiement du nihilisme. Comme le note Heidegger, la dévastation « ne s'épuise pas dans ce que nous pouvons en voir et en saisir ». Elle excède donc les atteintes faites aux corps et le dénombrement des préjudices. Quand René Girard s'imaginait trouver dans la violence mimétique le siège de toute malignité, il était loin, malheureusement, d'atteindre la racine du mal. Démenée par l'Esprit du vide, la malignité apparaît tout d'un coup sous les traits d'un événement mondial qui empoigne la Terre dans son ensemble. Heidegger la décrit même comme « mise en fureur contre sa propre fureur, à en devenir de plus en plus furieuse ».

Quelque chose est arrivé au mal : en fait, il a *muté*. Ouvert à un déploiement vertigineux à partir de ce qui n'est pas accessible, il a son siège dans un lointain étranger à notre vie courante, ne visant qu'à anéantir ce qui fait le cœur de l'être parlant : l'image et la ressemblance de Dieu.

Il devient donc de plus en plus irréductible aux hommes.

À cet égard, *on peut même dire qu'il tend à s'autonomiser*, imposant au moindre miroitement de la grâce le carcan d'une étroitesse inextricable. Ainsi la dévastation étouffe-t-elle ce qui n'est pas à sa main, et elle le fait en se dérochant derrière des apparences, telles que progrès techniques, mobilité des populations et émancipation des mœurs. La courbure des Temps modernes cache donc une fureur, sous la forme d'une insurrection qui se retourne perpétuellement contre elle-même. Elle devient le *sous-jacent de tout ce qui existe*, et cela donne un monde ensorcelé : sans issue.

Devant ce déploiement de la malignité, on constate l'impuissance de l'indignation morale ; et cela d'autant plus qu'un tel déploiement revêt une *forme processuelle*. Quand prévaut le Dispositif, l'agencement des réseaux produit à la fois la réalité et celui qui la vit. Or il s'agit toujours d'une existence enchaînée ; et qui ressemble à l'étiollement du zombi, quand bien même on l'énergiserait à l'aide de substances. Dans le réglage des agencements, toutes les négativités sont absorbées. Vanité de déclarer la guerre au Dispositif, de prendre les armes contre lui, de le défier frontalement. Car il ne se réduit à aucune position : il efface toutes les frontières, empruntant à loisir les masques de l'ennemi. Aucun général Giap, nul Che Guevara ne pourront jamais entamer sa domination ; et on ne peut davantage détraquer ses ajustements de l'intérieur, dans la mesure où il se meut déjà dans le chaos.

La seule force spirituelle compatible avec le Dispositif, c'est justement l'Esprit du vide. Sans trêve, il manigance l'effacement du « reste » et l'identification du monde avec le « résidu ». C'est d'ailleurs comme ça que le monde se transforme en un *vide-ordures cosmique* par l'orifice duquel il s'éjecte lui-même. Nous sommes là en face d'un suicide métaphysique, d'un véritable acte de décréation - d'une *liquidation sans rachat*.

Tout est accompli de Yannick Haenel, François Meyronnis, Valentin Retz, Éditions Grasset, 2019. Extrait (pp. 262-277).